

LA RELATION DE TEMPS

Conférence de Jean-Yves CASAUX à CEFI AGORA 1999, le lundi 22 novembre 1999.

La relation de temps ! Cette expression comporte en elle-même quelque obscurité, voire absurdité, à n'être entendue que dans une immédiateté de sens ; cependant, à lui faire crédit – ce qui est en vérité une hypothèque sur le temps, hypothèque dont la version scientifique pourra être l'hypothèse – on s'aperçoit qu'elle est le produit d'une contraction par la pensée qui omet de nommer ce dont elle ne fait pourtant que parler, telle la pratique symbolique de la litote : il s'agit ici de l'objet. C'est l'objet sous-entendu qui donne sens à « la relation de temps ».

Il faut dire tout de suite qu'**il n'y a pas de relation de temps sans objet**. L'objet est l'index du temps. Et c'est sans doute cela qui est offert à comprendre lorsque nous regardons un gnomon, cette horloge solaire, dans sa radicale simplicité de construction ; c'est ce que nous voyons aveuglément. Au point de pouvoir considérer que le temps pour le sujet s'origine à la rencontre de l'objet, de l'objet suffisamment bon reconnu en tant que tel par le petit enfant et, plus encore, lorsque s'opère une psychisation de la perte de l'objet.

Ceci posé, le thème actuel de la réduction du temps de travail n'en est pas oublié pour autant, au regard de la réflexion qui porte maintenant sur le rapport entre travail et temporalité. Et ce, en commençant par poser la question : qu'est-ce que le travail ?

Le travail est une objectivation de soi. Et si j'ai pu dire la même chose de l'écriture, lors des Journées d'Octobre 1999 organisées par l'association FORMAREC à Bordeaux, c'est que l'écriture elle-même est un travail. La réflexion, ici, sera située dans une perspective plus ontologique.

Parler d'objectivation, le terme « objectivation », implique deux choses d'une part, la question de l'objet, comme le mot l'indique, et d'autre part, l'idée d'un processus, grâce au suffixe « ation » indiquant l'idée de l'action en train de se faire. Autrement dit, le travail est un processus de transformation de l'objet.

Cette affirmation fait surgir trois questions : de quel(s) objet(s) s'agit-il ? Qu'est-ce qui détermine, oriente, la transformation ? Quelles sont les caractéristiques du processus ?

1. L'objet dont il s'agit tout d'abord est facilement repérable ou défini : c'est un objet ou une matière dont on va modifier la forme initiale, que l'on va transformer. Cet objet premier, c'est la pierre ou autre matière pour le sculpteur, le morceau de bois ou d'arbre pour le menuisier et l'ébéniste, la pensée ou l'idée pour le théoricien, les mots pour le poète, le son pour le musicien, etc. Le travail n'est pas autre chose que l'affrontement à cette matière première qui va être transformée jusqu'au point qui paraîtra satisfaisant à son auteur et définira ainsi le produit fini. En ce sens, **le travail est une humanisation de la nature et de la nature humaine** : à la fois parce que la matière première est transformée en une matière jusqu'à un certain point humanisée et, à la fois, parce que l'homme dans son affrontement à la matière, laquelle offre des résistances propres à sa modification, est contraint d'apprendre et de comprendre les lois d'existence de la matière. C'est le philosophe anglais du 18^e siècle, Francis BACON, qui disait : « *On ne commande pas à la nature, si ce n'est en lui obéissant* ».

2. Cependant, qu'est-ce qui oriente ce travail de transformation ? Quel est le moteur, cette énergie, qui permet de passer d'une matière à un objet, d'un matériau premier à un produit considéré comme fini ? On est obligé de postuler l'existence d'une information subjective en quête d'une formalisation, de sémiotisation, d'une forme prototypique, trace mnésique d'une expérience de satisfaction, qui oriente la mise en forme de l'objet dont la modification, considérée à un moment donné comme achevée, sera l'objectivité même d'une subjectivité de son auteur. Le travail, qui est activité de transformation d'un objet matière en un objet humanisé, suppose une intention. C'est cette intention qui à la fois oriente la mise en forme et soutient la tension conflictuelle avec la matière qui ne se laisse pas aisément modeler. Ce réel de la matière qui, si l'on peut dire, résiste à sa subornation par le symbolique.

À ce moment, deux remarques s'imposent. L'une, concernant la tension de travail qui, ne se laissant pas intimider par l'obstacle, manifeste la force de l'intention et une authenticité du désir qui ne se laisse pas décourager par le différé. L'autre remarque, c'est qu'il n'y a pas un objet mais toujours deux objets, qui ne sont ni de même nature ni sur la même scène : le premier, l'objet du désir, est irréel, fantasmatique, le second est un produit réel du travail ; l'un est individuel et interne et cherche à se réaliser dans l'autre ayant place au sein d'une collectivité ; enfin, le premier est un inactuel que l'autre actualise.

3. Cette dernière différence ramène à la troisième question posée sur les caractéristiques du travail en tant que processus. Le travail en tant que procès de production suppose un début, un déroulement et une fin ; mais pour être précis, il faut dire une intention, son actualisation dans l'activité de transformation de la matière et le produit fini. L'intention ou projet n'est pas autre chose que la projection dans un temps qui n'existe pas encore, le futur, de quelque chose qui n'existe pas encore d'une manière définie et tire ses traits, ses éléments d'une histoire passée ; l'intention est un déjà-là, un passé en quête de présent. Ce qui va relier ce passé et ce futur et les réaliser tous deux, les objectiver, ce n'est pas autre chose que la durée de l'activité de travail proprement dite, c'est-à-dire les présents successifs de la durée de travail nécessaire à produire l'objet fini, lesquels sont exprimés ainsi : « - Je suis en train de faire ceci... *I'm doing...* »

Lorsque l'objet considéré comme fini est produit, il y a une autre modification que celle de l'objet : une modification temporelle. Le futur est devenu présent, le présent de l'activité est devenu une expérience passée et ce « déjà-là » d'origine qui cherchait à se réaliser, ce passé qui n'était pas passé, s'étant objectivé au moins partiellement, porte la marque d'un point de non retour ; ce point de non retour correspond à l'expérience d'une perte, perte d'une intériorité de soi transformée en objet ayant désormais une existence objective indépendante de soi. Le sujet s'est aliéné dans l'objet..

Dans et par le procès de travail, l'homme fait l'expérience de la temporalité ; **il intériorise la tridimensionnalité du temps qui est constitutive de son être.**

Il n'est pas inutile d'insister un peu sur cette perspective hegelienne de l'aliénation, effleurée à l'instant. En effet, c'est bien par ce procès d'aliénation dans l'objet que l'homme rencontre la temporalité. Et il faut dire que cette aliénation est constitutive de la connaissance de l'homme et du développement de sa subjectivité : le sujet ne se connaît que par l'intermédiaire de l'objet qui en porte la trace. C'est dans cette dialectique relationnelle sujet-objet que l'homme détermine son devenir et se découvre soi-même.

NOTA BENE

On remarquera que, jusqu'à présent, il n'a pas été question du travail social, c'est-à-dire rémunéré de quelque manière. Et pour cause ! L'objet de la réflexion portant sur la nature même du travail, ses caractéristiques s'appliquent au travail social qui n'est qu'une forme dérivée, particulière, du travail. Mais il se pourrait bien que, selon ses conditions et son organisation, le travail social, notamment le travail social contemporain, dénature grandement, sinon complètement, l'élaboration psychique de l'homme au travail telle que décrite dans sa nature fondamentale. Et, au lieu de la nécessaire aliénation (au sens philosophique) du sujet dans l'objet, a-t-on davantage affaire à l'aliénation (au sens social) de l'individu à l'objet ; qu'il s'agisse de l'objet même du travail et, plus largement, des objets permettant sa réalisation, c'est-à-dire les conditions de travail et l'organisation du travail. C'est en ce sens que vont les réflexions de Christophe DEJOURS : « [...] *l'appareil psychique et le Désir du Sujet ont été révélés comme la cible spécifique de l'organisation du Travail. On admettra sans difficulté que cette dernière se déchiffre comme la volonté d'un autre, d'un groupe d'autres ou d'une institution, qui s'oppose voire s'impose au travailleur... [...] on peut motiver le « comportement » productif d'un O.S. par le salaire ou par des primes, par exemple. Mais ce prix est, en fait, payé en échange de la répression du Désir et de l'effacement du sujet. De sorte qu'on se trouve ici dans une situation étrange où la Motivation est exactement à l'opposé du Désir, contre lequel elle est, même, dirigée. On voit qu'est insoutenable l'assertion selon laquelle le Désir résiderait au cœur de la Motivation.*

Cette caractéristique du Travail contemporain place donc dans des positions inverses les cadres et les ouvriers (ou les employés) vis à vis de l'investigation en psychopathologie du Travail.

Pour schématiser, on pourrait dire qu'en bas de la hiérarchie de l'entreprise, il n'y a pas (ou peu) de place pour le Sujet et qu'en haut, il y en a beaucoup. Ou encore, que la Subjectivisation du Travail va croissant en remontant la hiérarchie. »

Christophe DEJOURS qui est psychanalyste et médecin du travail œuvre à une clinique de l'homme au travail et ses ouvrages ne manquent pas d'intérêt, tel *Travail, usure mentale* au Centurion.

Il s'agit maintenant, dans un deuxième temps en quelque sorte, de revenir sur la notion de symbolisme en psychanalyse, afin d'approfondir la question du temps abordée précédemment avec le travail et, notamment, la question du temps psychique que l'idée d'intentionnalité contenait déjà. C'est à partir des études sur le symbolisme réalisées par Ernest JONES et par Sandor FERENCZI qu'ont été retenus les éléments qui suivent. Le symbolisme suppose un symbole et un symbolisé. Quels sont les rapports entre le sujet et le symbole et le symbolisé, ainsi qu'entre symbole et symbolisé ? Le symbole est de l'ordre du conscient et du préconscient, le symbolisé est inconscient. Le symbolisé est rendu inconscient par le refoulement, ce qui engendre l'existence du symbole ; c'est ainsi que le sujet symbolise quelque chose qui lui est insu. Il pourra, éventuellement, en connaître quelque chose par un certain travail sur le symbole, médiation entre lui et le symbolisé. D'autant qu'il y a un lien entre le symbole et le symbolisé, c'est l'investissement affectif dont est doté le symbole, surcharge affective qui appartient en fait au symbolisé et qui trouve à s'exprimer, à se décharger, grâce au symbole. Ceci suppose une identification inconsciente des représentations attachées au symbole avec les représentations attachées au symbolisé, c'est-à-dire que des charges affectives peuvent voyager de représentations en représentations.

Mais pourquoi symbolise-t-on ? Et qu'est-ce qu'on symbolise ? ou encore de quelles sortes sont ces représentations inconscientes ? C'est FREUD qui apprend que les réponses à ces questions se trouvent du côté du développement de l'enfant ; et l'une des caractéristiques de la petite enfance, c'est la sexualisation du monde par la pensée. On entend par là deux séries de choses : d'une part, que l'investissement de l'enfant se porte « naturellement » sur les expériences de satisfactions instinctuelles obtenues par ses activités corporelles ; d'autre part, qu'il cherche à les revivre à l'aide de tout ce qui va se présenter dans le monde de plus ou moins rapproché, représentatif, permettant cette réalisation. **Le symbole est un substitut du symbolisé.**

Autrement dit, l'enfant projette sa corporalité sur le monde : le monde est une représentation de sa corporalité – en ce sens, l'environnement fait fonction de modélisation – et le fonctionnement corporel fait schéma de compréhension des réalités extérieures : étayage du fonctionnement psychique sur le fonctionnement corporel. En résumé, l'enfant s'approprie le monde sous la forme de représentations.

Mais on comprend aussi que ce sont les désirs, les représentations affectives de l'enfance qui parviennent à s'exprimer par le biais de la symbolisation. Celle-ci déjoue la censure issue de l'intériorisation des interdits qui ont contraint au refoulement du symbolisé. La symbolisation est l'expression du désir, d'une subjectivité.

Si ce rappel théorique éclaire particulièrement les réflexions précédentes de Christophe DEJOURS sur la répression du désir (et non le refoulement) dans le monde du travail, il éclaire aussi la tridimensionnalité du temps inhérente au procès de travail. C'est que le travail tire son énergie de la tension du désir et que le produit du travail « produit » sur la scène du présent un substitut à quelque représentation-chose appartenant au passé, aux origines. De la sorte, le produit du travail réalise un écart temporel à la fois, l'écart entre l'actuel du symbole et l'inactuel du symbolisé est réduit grâce à l'affect éprouvé véhiculé par une certaine correspondance des représentations et, à la fois, la représentation matérialisée dans et par le produit du travail fait distinction, marque l'opposition, l'écart entre deux sources de la charge affective, plus exactement entre deux lieux sources de la charge affective : l'objet symbolique produit qui fait signe et soi-même, son propre corps, lieu psychique des traces mnésiques des expériences de satisfaction. À ce sujet, la petite nouvelle de Hermann HESSE qui s'appelle *Le dernier été de Klingsor* est très évocatrice de ce dont il est question on ce moment.

Dans l'objet produit il y a bien, au travers de sa figuration, rencontre d'une satisfaction qu'il est logique de lier au passé. C'est même cette satisfaction atteinte qui décide que l'objet est achevé. D'où la phrase attribuée à PICASSO « *Je ne cherche pas, je trouve* ». Mais cet objet n'est pas la refiguration d'un objet réel par lequel il y aurait eu obtention d'une satisfaction instinctuelle, d'une décharge affective. Il est représentation de la satisfaction elle-même, c'est-à-dire d'une relation dans laquelle le sujet est lui-même déjà : il s'y reconnaît. Cette rencontre est en même temps un écart, entre un passé (l'infantile) et le présent. En effet, de quoi cet objet est-il symbole ? Il est en reprise de l'objet perdu, lequel n'est pas autre chose que la perte de pouvoir être objet de sa propre satisfaction, de se faire soi-même l'objet s'offrant à sa propre demande, faisant ainsi coïncider, comme le dit Piéra AULAGNIER, le moment de sa naissance avec celui de sa mort. Autrement dit, arrêter le temps !

La rencontre de l'objet perdu dans et par l'objet symbolique est en même temps, et paradoxalement, rencontre avec la perte de l'objet renouvellement de cette perte, répétition de la perte. Et le processus de reprendre sa quête ou recherche : À *la recherche du temps perdu* de Marcel PROUST, *Six personnages en quête d'auteur* de Luigi PIRANDELLO, la Légende du Roi Arthur et sa quête du Graal... sont, de tous temps, des variations littéraires du même thème.

À ce point de la réflexion, on remarquera que les trois moments du processus de travail décrit – à savoir : désir inconscient et intentionnalité, pleins des expériences passées qui cherchent à se réaliser et se projettent en mouvement, réalisation qui implique de mesurer ces projections initiales aux conditions qui appartiennent à la réalité et, enfin, obtention de l'objet produit qui met fin au mouvement temporel enclenché, arrêt du temps, telle la satisfaction instinctuelle obtenue – ces trois moments renvoient à ce que FREUD indique à propos des deux principes du cours des événements psychiques, notamment que le principe de réalité s'avère, en dernière analyse, au service du principe de plaisir, lequel est recherché du niveau zéro des tensions, le Nirvana, une stase temporelle.

Cette atemporalité est-elle vraiment une mise hors temps et cette sorte de temps zéro signifie-t-elle qu'il n'y a momentanément plus rien ? Ce qui a été dit à propos du travail et ce que FREUD, par ailleurs, précise dans *Psychopathologie de la vie quotidienne* à propos de la fixation psychique « *dans le fait que les impressions subsistent, non seulement telles qu'elles ont été reçues, quant à leur nature, mais aussi en maintenant toutes les formes qu'elles ont revêtues au cours de leur développement ultérieur* », tout cela autorise à penser que cette atemporalité, loin d'être hors au temps, est bien plutôt concentration du temps dans des formes (de pensées, par exemple), sous forme de formes, ce qui permet de parler de la construction, de l'élaboration d'une épaisseur psychique chez un sujet. Et ceci amène à considérer ce qui est en jeu dans cette immobilisation du temps et à esquisser une dialectisation de l'espace et du temps.

Il ne faut pas se priver, pour commencer, des intuitions du peintre Vassily KANDINSKY, développées dans son livre *Point, ligne, surface* paru en 1926, livre qui est une théorisation de l'art abstrait. Il dit : « *le point géométrique, invisible et immatériel, semblable comme valeur au zéro, est la forme interne la plus réduite. Il est tournée vers lui-même. C'est pourquoi il a trouvé sa première forme matérielle dans l'écriture ; il appartient au langage et signifie le silence [...] Il reste en place, sans aucune tendance à bouger, ni horizontalement, ni verticalement, ni en avant, ni en arrière. Si le désert est une mer de sable formée uniquement de points, l'indomptable et rageuse capacité errante de ces points « morts » ne nous effraie pas en vain. Mais où passe la frontière entre le point et la ligne ? Dans le temps qui se matérialise en espace. La ligne est temps par rapport au point, parce qu'elle est une succession de points. Elle est le tracé d'un point en mouvement.* »

Le temps donc, pour V. KANDINSKY, est le mouvement d'une spatialité (tel le sablier) et toute immobilisation du temps correspond à une matérialisation en espace. Ces considérations ont beaucoup d'affinités avec nos réflexions actuelles.

En effet, le produit fini du processus temporel de travail, l'objet est une spatialité et les représentations dont il est le support sont ainsi spatialisées. On peut distinguer alors une double dimension de cette spatialisation caractérisant sa fonction identifiante :

- ◆ L'existence de ce qu'il est proposé d'appeler, une chose-témoin ;
- ◆ L'existence d'une subjectivité.

La chose-témoin. Il s'agit par là de désigner une fonction, extrême sans doute, mais importante de l'objet qui est d'indiquer (l'index, déjà énoncé) qu'il y a de l'existence en tant qu'existence, tout simplement et radicalement, une matérialité qui sauve du néant, un étant-là témoin d'un autre étant-là, celui de ma corporalité, une forme témoin qui présentifie l'existence du penser, en dehors de toute orientation de signification, et condition pour des significations ultérieures possibles. En se situant du côté de la création de la chose-témoin comme activité primordiale, on se rapproche, me semble-t-il, des élaborations de Micheline ENRIQUEZ concernant la fonction de ce qu'elle appelle « l'écriture représentative ».

Par « écriture représentative », l'auteur désigne une activité particulière d'écriture que certains patients ont mis en œuvre dans des moments de *fading*, d'évanouissement du sujet, d'angoisse de destruction ou d'autodestruction, et qui leur a permis d'y échapper. Cette écriture est avant tout une écriture de type opératoire, décrivant mot à mot les éléments perçus de l'environnement ou ceux d'un vécu, dans leur stricte objectivité sans interprétation ni affect.

Selon Micheline ENRIQUEZ, cette « écriture représentative » est « *pour certains sujets dans des moments de*

fragilité extrême [...] création de forme et non de pensée » ayant valeur de cadre permettant ultérieurement l'écriture d'une subjectivité.

Il me semble aussi que le dispositif-cadre de la psychothérapie théorisé par René ROUSSILLON, accorde au cadre thérapeutique cette fonction de chose-témoin, à côté d'autres fonctions. Parmi les six propositions de René ROUSSILLON pour une théorie du cadre, la première est celle-ci : « *les dispositifs-cadre [...] doivent être amenés, dans le cours du processus thérapeutique, à fonctionner comme une structure d'étayage de l'activité symbolisante [...] arriver à symboliser la symbolisation, c'est-à-dire de parvenir à être un espace-temps à la fois à symboliser et pour symboliser [...] Pour symboliser la symbolisation, le dispositif-cadre va donc devoir représenter, dans et par sa structure, les préconditions de celle-ci, les règles ou contraintes qui doivent être respectées pour que la symbolisation ou un certain type de symbolisation puisse avoir lieu* ». La deuxième proposition est celle-ci : « *Il est inévitable que le dispositif-cadre contienne une certaine "théorie" de la symbolisation qu'il concrétise, qu'il actualise dans sa forme et son fonctionnement [...]. La présence, dans les dispositifs thérapeutiques pour enfants, de jouets, de pâte à modeler, de papier à dessin, etc., contient une théorie de la symbolisation infantile, de sa spécificité, de la nécessité pour celle-ci de s'étayer sur des objets matériels qui "symbolisent en chose" la symbolisation, et en même temps une contrainte à symboliser à l'aide des objets proposés.* »

Ce qu'il paraît important de mettre en évidence ici, c'est la vertu du cadre thérapeutique d'être cette chose-témoin du symbolique en tant qu'ensemble de formes qui est neutre, au sens où, d'une part, il s'impose à tous, soignants et soignés, et ce, d'autre part, au travers d'une représentation matérielle, représentation symbolique primaire, qui s'adresse au visible, au palpable, autrement dit mettant en jeu le sensoriel, le corporel. Ce faisant, le cadre thérapeutique offre un espace protégé intermédiaire, transitionnel, permettant que le patient pris dans l'espace psychique de la mère, dans la clôture de la mère, ne rejoue pas cette impasse mentale dans des relations singulières, duelles, mais puisse, selon l'expression du docteur Jean BROUSTRA, mettre en mouvement cet espace psychique sécurisant au risque de la temporalité. Cette temporalité n'est autre que l'histoire des formes de la symbolisation. D'où l'importance de la culture en tant qu'élément du lien psychique.

Le cadre thérapeutique, donc, est création de formes qui devront être des « attracteurs » de symbolisation et qui constituent une limite. La distinction que fait Micheline ENRIQUEZ entre espace physique, corporel et psychique est ici instructive. Le cadre crée un espace physique où les espaces corporels découpés par les activités de chacun pourront exister. À partir de là, les possibilités d'existence d'un espace psychique sont réalisées permettant une subjectivité.

L'existence d'une subjectivité. Celle-ci paraît une perspective plausible à la mesure où les matérialités du cadre thérapeutique que sont ses contraintes, ses règles, ses dispositifs de soins, sont traversées déjà par de la signification, sont censées être des représentations matérielles d'une symbolisation à l'œuvre chez les soignants. La capacité de symbolisation de la part des soignants doit exister sur deux plans :

◆ celui de la référence de l'organisation à un modèle théorique, ce que René ROUSSILLON appelle une « théorie de la symbolisation » que le dispositif-cadre actualise, modèle théorique de référence pour donner sens Avant, Pendant et Après, c'est-à-dire à ce qu'on institue, à ce qu'on y fait et à une historicité des dispositifs-cadres dans leurs rapports aux relations de soins.

◆ celui du cadre mental que les soignants élaborent et offrent en étayage à une mentalisation possible des patients. Le cadre mental est l'histoire que construisent les soignants à propos du patient, à partir du modèle théorique de référence permettant de donner signification tant au matériel apporté par le patient qu'à la subjectivité des soignants, dans le contre-transfert par exemple.

Ainsi, l'inscription des patients dans la pensée des soignants constitue un espace psychique symbolisant venant doubler l'espace physique du dispositif-cadre. Cet ensemble référencé théoriquement renvoie à ce que Jacques HOCHMANN appelle « l'institution mentale ».

La construction et l'élaboration d'un espace psychique soignant pouvant penser les patients apparaît donc comme une nécessité ; ce qui implique de poser la question de la place du temps subjectif, indissociable de cette spatialité, dans le temps social, le temps du travail social.

L'enrichissement de l'être, l'accomplissement de soi dans le travail, grâce à l'intériorisation de ses expériences relationnelles aux choses et aux êtres, n'est pas autre chose que l'agrandissement et l'accomplissement d'un espace psychique propre, d'une intériorité pré-existante. À la stase temporelle correspondrait un redéploiement, un réaménagement de l'espace psychique ; peut-être un espace de

temps neutre, nécessaire à l'existence d'une relation avec soi-même.

Ce qui n'est pas sans faire penser à la capacité d'être seul chez Donald WINNICOTT, et dont l'expérience est nécessaire à l'acquisition d'une maturité affective, étayant à son tour l'édification de l'autonomie du patient. Cette « capacité d'être seul » du soignant suppose des espaces-temps conçus pour cela. La « culture à l'hôpital » pourrait être un élément favorisant.

Dans quelle mesure le temps social, le pré-cadre temporel de l'hôpital, permettent-ils la circulation temporelle des contenus psychiques, nécessaire à l'élaboration de la psyché et à l'entrée en présence psychique aux soins ? ■

Jean-Yves CASAUX

Conférence à CEFI AGORA 1999, le lundi 22 novembre 1999

BIBLIOGRAPHIE.

AULAGNIER, Piéra, « À la quête du perdu », Revue Topique, n° 7-6

DEJOURS, Christophe. « Désir ou motivation ? L'interrogation psychanalytique sur le travail », in Quelles motivations au travail ? Société française de psychologie, Psychologie du travail, Entreprise Moderne d'Édition

ENRIQUEZ, Micheline, « L'indicible et l'écriture », Revue Topique, n° 21

HOCHMANN, Jacques, « L'institution mentale : du rôle de la théorie dans les soins psychiatriques désinstitutionnalisés ». Revue Information Psychiatrique, vol. 58, n° 8, Octobre 1962

KANDINSKY, Vassily, « Point ligne surface ». In L'art abstrait, par Dora VALLIER, Hachette/Pluriel, Paris, 1980

ROUSSILLON, René, « Les fondements de la théorie du cadre et la spécificité du travail de symbolisation groupal à la latence », in Groupes d'enfants et cadre psychanalytique, sous la direction de Pierre PRIVAT et François SACCO, édition Erès